



INE'S
DE CASTRO,
TRAGEDIE,
EN CINQ ACTES,
PAR MONSIEUR
DE LA MOTTE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté, Imperiale & Royale.

MDCCLII.

Acteurs

ACTEURS.

ALPHONSE, Roi de Portugal, surnommé
le Justicier.

LA REINE.

CONSTANCE, fille de la Reine, promise
à Dom Pedre.

DOM PEDRE, Fils d'Alphonse.

INE'S, Fille d'honneur de la Reine, mariée
secretement à Dom Pedre.

DOM RODRIGUE, Prince du Sang de
Portugal.

DOM HENRIQUE, Grand de Portugal.

DEUX GRANDS de Portugal.

L'AMBASSADEUR, du Roi de Castille.

SUITE de l'Ambassadeur.

DOM FERNAND, Domestique de Dom
Pedre.

LA GOUVERNANTE.

DEUX ENFANS.

Plusieurs COURTISANS.

*La Scene est à Lisbonne, dans le Palais
d'Alphonse.*



INE'S
DE CASTRO,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
ALPHONSE, LA REINE, INE'S,
RODRIGUE, HENRIQUE, &
plusieurs COURTISANS.

ALPHONSE.



On Fils ne me suit point! Il a craint, je le
vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses ex-
ploits.
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à la gloire.
Vo,

A 2

Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire;
 Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur.
 Reine, de Ferdinand voici l'Ambassadeur.

S C E N E II.

ALPHONSE, LA REINE, INES, RO-
 DRIGUE, HENRIQUE, & plusieurs
 COURTISANS, L'AMBASSADEUR
 de Castille, & SA SUITE.

L'AMBASSADEUR.

LA gloire dont l'Infant couvre votre famille,
 Autant qu'au Portugal, est chere à la Castille,
 Seigneur; & Ferdinand par ses Ambassadeurs
 S'aplaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
 Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire suprême,
 Qui dans un Successeur vous reproduit vous-mê-
 me.

Qu'il est doux aux grands Rois, après de longs
 travaux,

De se voir éгалer par de si chers rivaux!
 Depouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
 En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
 De voir croître leur nom toujours plus redouté;
 Surs de vaincre long-tems par leur posterité.
 Dom-Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
 Vous vit des Africains terrasser l'insolence;
 Cent fois, brisant leurs Forts, perçant leurs Ba-
 taillons,
 De ce sang téméraire inonder vos Sillons:
 Vous

S C E N E III.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS.

ALPHONSE.

Oui, Madame, Constance avec vous amenée,
 Va voir par cet himen fixer sa destinée.
 Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
 Auroit dû de mon fils faire aussi son époux :
 Mais je ne pus alors lui refuser la grace
 Que de l'amour d'un Pere implora son audace :
 Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi,
 Que pour s'en montrer mieux digne d'elle & de
 moi.

Moi-même armant son bras, j'animai son courage,
 La fortune est souvent compagne de son âge ;
 Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
 Et me privai de vaincre en faveur de mon fils,
 Il a, Graces au Ciel, passé mon esperance ;
 Des Africains domptez implorant ma clémence,
 La moitié suit son char, & gémit dans nos fers ;
 Le reste tremble encor au fond de ses déserts.
 Quels honneurs redoublez ont signalé ma joie !
 Et, tandis que pour lui mon transport se déploie,
 Mes sujets enchantez, enchérissant sur moi,
 Semblent par mille cris le proclamer leur Roi.
 Madame, il est enfin digne que la Princesse
 Lui donne avec sa main l'estime & la tendresse.
 Ce nœud va rendre heureux au gré de mes sou-
 haits,
 Ce que j'ai de plus cher, mon Fils & mes Sujets.

LA

LA REINE.

Ne prévoiez-vous point un peu de résistance,
 Seigneur, de votre fils la longue indifférence
 Me trouble malgré moi d'un soupçon inquiet;
 Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret;
 Auprès de la Princesse il est presque farouche;
 Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche;
 Et, de tout autre soin à ses yeux agité,
 Il semble n'avoir pas aperçû sa beauté.
 S'il résistoit, Seigneur. . .

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage,
 Excusez la fierté de ce jeune courage.
 C'est un héros naissant de sa gloire frappé,
 Et d'un premier triomphe encor tout occupé;
 Bien-tôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
 De ce superbe cœur dissipera l'ivresse.
 D'un heureux himenée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mé-
 pris.
 Eh! qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa pré-
 fence
 Dût des Ambassadeurs honorer l'audience!
 Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
 Des traitez que son cœur refuse de sceller.
 S'il résistoit, Seigneur. . .

ALPHONSE.

S'il résistoit, Madame!
 De quelle incertitude allarmez-vous mon ame?

A 4

Mon

Mon fils me résister ! juste ciel ! j'en frémiss ;
 Mais bien-tôt le rebelle effaceroit le fils :
 S'il pouvoit jusques-là l'orgueil de sa victoire,
 D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de gloire,
 Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,
 Que le sang ne l'a point affranchi de mes Loix ;
 Que, lorsqu'à mes côtes mon Peuple le contem-
 ple,
 C'est un premier Sujet qui doit donner l'exemple ;
 Et qu'un Sujet sur qui se tournent tous les yeux,
 S'il n'est le plus soumis, est le plus odieux.
 Mais, Madame, écartons de funestes images.
 D'un coupable refus rejetez ces présages.
 Je vais à la Princesse annoncer mon dessein ;
 Et j'en avertirai mon fils, en Souverain.

S C E N E IV.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

TAndis qu'à mon époux j'adresse ici mes plain-
 tes,
 Inés, vous entendez ses desseins & mes craintes,
 Et si vous le vouliez, vous pourriez m'informer
 Du mystere fatal dont je dois m'allarmer.
 Vous avez de l'Infant toute la confiance.
 Je ne jouïrois pas sans vous de sa présence.
 S'il honore ma Cour, ses yeux toujours distraits,
 Paroissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inés.
 De grace éclairez de trop justes allarmes.

Ma

Ma Fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de char-
mes?

A ce cœur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le Ciel a formé de plus beau!
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mere!
Les cœurs à son aspect partagent mes transports;
La nature a pour elle épuisé ses trésors;
De cent dons précieux l'assemblage celeste,
De ses propres attraits l'oublie le plus modeste;
La vertu la plus pure empreinte sur son front,
Me devoient ils encor laisser craindre un affront!

INE'S.

Madame, croiez-vous le Prince si sauvage
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage?
Jusques dans ses secrets je ne pénètre pas;
Mais avec moi souvent admirant tant d'apas,
Et de tant de vertus reconnoissant l'empire,
Ce que vous en pensez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez en me trompant, d'attirer mon couroux.
Je le vois: ce n'est point la Princesse qu'il aime.
Il vous parle de vous.

INE'S.

Ciel de moi!

LA REINE.

De vous-même.

A 5

Je

Je vous crois son Amante ; où, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit fra-
per.

Car je veux bien ici vous découvrir mon ame ;
Celle qui de Dom Pedre entretiendrait la flâme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
A ma fille oteroit disputer son époux,
Victime dévouée à toute ma colere,
Verroit où peut aller le transport d'une mere.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos ;
Je ne connois qu'en elle & les biens & les maux ;
Il n'est, pour la venger, nul frein qui me retienne ;
Son affront est le mien ; sa rivale est la mienne ;
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc : sçachez ce que le Prince pense.
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
Je brûle de sçavoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime ; ou je m'en prens à vous.

S C E N E V.

INÉS seul.

O Ciel, qu'ai-je entendu ! quelle affreuse tem-
pête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête !
Heureuse dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encor à trembler que pour moi !

SCE-

S C E N E VI.
INE'S, DOM PEDRE, DOM
FERNAND.

INE'S.

AH! cher Prince, apprenez tout ce que je re-
doute;
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

DON PEDRE.

Veillez-y, Dom Fernand : Madame, quels mal-
heurs
M'annonce ce visage inondé de vos pleurs?
Parlez : ne tenez plus mon ame suspendue.

INE'S.

Cher Prince, c'en est fait ; votre épouse est per-
due.

DON PEDRE.

Vous perduë ! & pourquoi ces mortelles terreurs ?

INE'S.

Voilà ces tems cruels, ces momens pleins d'hor-
reurs

Qu'en vous donnant ma main, prévoïoit ma ten-
dresse.

Le Roi vient d'arrêter l'himen de la Princeſſe :

Il va vous demander pour elle cette foi,

Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi

Pour comble de malheur la Reine me ſouſponne.

Si vous voïiez la rage où ſon cœur ſ'abandonne

Et

Et tout l'empportement de ce couroux affreux
 Qu'elle vouë à l'objet honoré de vos feux ...
 Eh ! jusqu'ou n'ira point cette fureur jalouse,
 Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse;
 Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir,
 Que par la seule mort qui peut nous défunir !

DOM PEDRE.

Calmez-vous, chere Inés ; votre fraieur m'offense.
 Eh ! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
 Quand le soin de vos jours est commis à ma foi ?

INE'S.

Ah ! Prince, pensez-vous que je craigne pour moi ?
 Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie ;
 Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
 Je sçai ce que ma mort vous coûteroit de pleurs ;
 Et ne crains mes dangers, que comme vos mal-
 heurs.

Vous le sçavez : l'espoir d'être un jour couronnée,
 Ne m'a point fait chercher votre auguste himenée ;
 Et quand j'ai violé la loi de cet état,
 Qui traite un tel himen de rebelle attentat ;
 Vous sçavez que pour vous, me chargeant de
 ce crime,

De vos seuls intérêts je me fis la victime.
 Cent fois dans vos transports, & le fer à la main,
 Je vous ai vû tout prêt à vous percer le sein ;
 Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
 Accuser, en mourant, ma timide tendresse :
 C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé.
 Il falloit vous sauver ; & j'ai tout hasardé.

Je

Je ne m'en repens pas. Le Ciel que j'en atteste
 Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
 Même sur l'échafaut, je cherirois l'honneur
 D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout votre bonheur.

DOM PEDRE.

Ne doutez point, Inés, qu'une si belle flâme
 De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame.
 Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
 Vous fîtes tout pour moi; je ferai tout pour vous;
 Ardent à prévenir, à venger vos allarmes,
 Que de sang païeroit la moindre de vos larmes!
 Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrez
 Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrez,
 Je puis contre la Reine écouter ma colere;
 Et même le respect que je dois à mon pere,
 Si je tremblois pour vous...

IN'ES.

Ah! cher Prince, arrêtez!
 Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
 Pour prix de mon amour, rappelez vous sans
 cesse

La grace que de vous exigea ma tendresse.
 Le jour heureux qu'Inés vous reçut pour époux;
 Vous la vîtes, Seigneur, tombant à vos genoux,
 Vous conjurer ensemble & de m'être fidelle,
 Et de n'allumer point de guerre criminelle;
 Et dans quelque péril que me jetta ma foi,
 De n'oublier jamais que vous avez un Roi.

DOM

DOM PEDRE.

Je ne vous promis rien ; & je sens plus encore
 Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
 Si je crains pour vos jours , je vais tout hasarder ;
 Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder.
 Mais, s'il le faut, fûtez : que le plus sûr asile
 Sur vos jours menacez me laisse un cœur tran-

quile.

Emmenez sur vos pas loin de ces tristes lieux
 De notre saint himen les gages précieux.
 Aux ordres que j'attens je sçai que ma réponse
 Va soudain m'attirer la colere d'Alphonse.
 Les Africains défaits, il ne me reste plus
 Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus ;
 Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tente,
 Je ne sçaurois souscrire à l'himen de l'Infante.
 Je connois de son cœur l'inflexible fierté :
 Il voudra sans égard m'immoler au traité ;
 Et si, de mes refus éclaircissant la cause ,
 La Reine pénéroit quel nœud sacré s'opose ...
 J'en frissonne d'horreur, cher Inés ; mais le Roi
 Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi,
 Et moi desespéré ... Fûtez, fûtez, Madame ;
 De cette affreuse idée affranchissez mon ame.
 Fûtez ...

INE'S.

Non. En fûtant, Prince, je me perdrois ;
 Ce qu'il nous faut cacher, je le décellerois.
 Il faut mieux demeurer. Armons-nous de con-
 stance ;
 Dissipons les soupçons de notre intelligence ;
 Ne

MOU

Ne nous revoïons plus ; & contraignant nos feux ;
 Réseruons ces transports pour des jours plus heu-
 reux.

DOM PEDRE.

J'y consens, chere Inés. Alphonse va m'entendre.

Cachez bien l'interêt que vous y pouvez prendre.

INÉ'S.

Que me promettre, hélas, de ma foible raison ;
 Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom !

DOM PEDRE.

Adieu ; reposez-vous sur la foi qui m'engage :
 Dans cet embrassement recevez-en le gage.
 Séparons-nous.

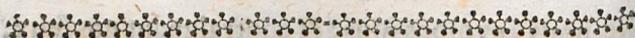
INÉ'S.

J'ai peine à sortir de ce lieu ;
 Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.



AC-



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ALPHONSE.

CONSTANCE.

Q Uoi ! me flatai-je en vain, Seigneur, que ma
 priere
 Touche un Roi que je dois regarder comme un
 Pere ?

Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi,
 Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi ?
 Ne vaudroit il pas mieux que de notre himenée,
 Lui-même impatient vint hâter la journée :
 Qu'il en presât les nœuds : & que cet heureux

jour
 Fût marqué par sa foi moins que par son amour.
 A le précipiter qui peut donc vous contraindre ?
 D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre ?
 Je sçai par quels sermens ces nœuds son arrêtez :
 Mais le tems n'en est pas prescrit par les traitez :
 Et mon frere chargea votre seule prudence
 D'unir, pour leur bonheur, votre Fils & Con-
 stance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, Madame, en ce moment,
 De vous voir témoigner si peu d'empressement.
 Cette noble fierté sied mieux que le murmure :
 Mais

Mais de plus longs délais nous feroient trop d'in-
jure;

Et moins vous vous plaignez, plus vous me fai-
tes voir

Que je dois n'écouter ici que le devoir.

Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se
rendre.

Le dessein en est pris; & je lui vais apprendre..

CONSTANCE.

Ah ! de grace, Seigneur, ne précipitez rien.

Entre vos intérêts, daignez compter le mien.

Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere,

Vous m'avez toujours vûe attentive à vous
plaire;

Si toute ma tendresse & mes respects profonds,

Et de fille & de Pere ont devancé les noms;

Daignez attendre encor...

ALPHONSE.

De tant de résistance

Je ne sçais à mon tour ce qu'il faut que je pense.

L'Infant est-il pour vous un objet odieux;

Et ce Prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,

Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre?

Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à
l'autre?

J'ai peine à concevoir, Madame, que mon Fils

Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris! hélas, s'il pouvoit l'être!

B

Si

Si moins digne, Seigneur, du sang qui l'a fait
 naître,
 Son himen à mes vœux n'offroit pas un Héros,
 J'attendrois sa réponse avec plus de repos.
 Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même,
 Je ne la crains, Seigneur, que parce que je l'aime.
 Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret:
 Quel autre confident plus tendre & plus discret
 Pourroit jamais choisir une si belle flâme?
 L'aspect de votre Fils troubla d'abord mon ame.
 Des mouvemens soudains inconnus à mon cœur,
 Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur;
 Et vous jugez combien dans mon ame charmée
 S'est accru cet amour avec sa renommée.
 Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
 Tant d'exploits étonnans, s'il n'étoit né de vous,
 Par quels vœux près de lui j'apelois la victoire!
 Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire!
 Enfin je l'ai revû triomphant; & mon cœur
 S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
 Cependant, malheureuse, autant il m'intéresse,
 Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse:
 Objet infortuné de ses tristes tiedeurs,
 Je dévore en secret mes soupirs & mes pleurs:
 Mais il me reste au moins une foible esperance
 De trouver quelque terme à son indifférence:
 Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
 Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
 Attendez-le, Seigneur, ce jour, où plus heureuse,
 Je fléchirai pour moi son ame généreuse;
 Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
 La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

AL:

ALPHONSE.

Ma Fille, car l'aveu que vous daignez me faire
Vient d'émouvoir pour vous des entrailles de Pe-
ré.

Ces noms interessans flattent déjà mon cœur ;
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.
Ne vous allarmez point d'un malheur impossible.
Mon Fils à tant d'attraits ne peut être insensible ;
Et, quoique vous pensiez, vous verrez dès ce jour
Et son obéissance, & même son amour.
Je vais...

UN GARDE.

Le Prince vient, Seigneur.

CONSTANCE.

Je me retire ;

Mais, si mes pleurs sur vous ont encor quelque
empire...

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi ;
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

S C E N E II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

L Es Peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince ; il est tems enfin que de plus dou-
ces Fêtes,
Signalent cet himen entre deux Rois juré,

B a

Di-

Digne prix des exploits qui l'ont trop différé :
 Cet himen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
 Devroit presser encor plus que la politique,
 Qui présente à vos vœux des vertus, des apas,
 Que l'Univers entier ne rassembleroit pas.
 Je m'étonne toujours que sur cette alliance,
 Vous m'aïez laissé voir si peu d'impudence ;
 Que, loin de me presser de couronner vos feux,
 Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

DOM PEDRE.

J'esperois plus, Seigneur, de l'amitié d'un Pere.
 N'étoit-ce pas assez m'expliquer que me taire ?
 J'ai cru sur cet himen que mon Roi voudroit bien
 Entendre mon silence, & ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien ! à ce mot téméraire,
 Je sens que je commande à peine à ma colere ;
 Et si je m'en croïois... mais, Prince, ma bonté
 Se dissimule encor votre témérité.
 Ne croiez pas qu'ici je vous fasse une offense
 De dérober votre ame au pouvoir de Constance,
 D'oposer à ses yeux la farouche fierté
 D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté :
 Mais vous figurez-vous que ces grands himénées
 Qui des Enfans des Rois reglent les destinées,
 Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
 Et, pour être achevez, vetuillent l'aveu des cœurs ?
 Non, Prince, loin du trône un penser si bisarre ;
 C'est par d'autres ressorts que le Ciel les prépare.
 Nous

Nous sommes affranchis de la commune loi ;
 L'intérêt des Etats donne seul notre foi.
 Laissons à nos Sujets cet égard populaire,
 De n'approuver d'himen que celui qui sçait plaire,
 D'y chercher le raport des cœurs & des esprits :
 Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut
 prix ;

Il nous est glorieux qu'un himen politique
 Assure à nos dépens la fortune publique.

DOM PEDRE,

C'est pousser un peu loin ces maximes d'Etat ;
 Et je ne croirai point commettre un attentat,
 De vous dire, Seigneur, que malgré ces maximes,
 La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
 Le plus vil des mortels dispose de sa foi :
 Ce droit n'est il éteint que pour le Fils d'un Roi ;
 Et l'honneur d'être né si près du rang suprême,
 Me doit-il en esclave arracher à moi-même ?
 Déjà de mes discours frémit votre couroux :
 Mais regardez, Seigneur, un Fils à vos genoux :
 Prêtez à mes raisons une oreille de Pere.
 Lorsque de Ferdinand vous obtintes la mere,
 Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur
 Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.
 Je sçai que les vertus, les traits de la Princesse
 Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse :
 Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret
 Que le fonds de mon cœur vous opose à regret ;
 Et cependant il faut que je vous le révele ;
 Je sens trop que le Ciel ne m'a point fait pour elle ;
 Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,

B 3

Mon

Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
 Si mes jours vous sont chers ; si depuis mon enfance
 Vous pouvez vous louer de mon obéissance ;
 Si par quelques vertus & par d'heureux exploits ,
 Je me suis montré Fils du plus grand de nos Rois,
 Laissez aux droits du sang ceder la politique.
 Epargnez-moi de grace un ordre tirannique.
 N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir ,
 Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime ; & déjà d'un discours qui m'offense ,
 Vous auriez éprouvé la severe vengeance ,
 Si malgré mon couroux , ce cœur trop paternel
 N'hésitoit à trouver en vous un criminel :
 Mais ne vous flatez point de cet espoir frivole ,
 Que mon amour pour vous balance ma parole.
 Ecouterois-je ici vos rebelles froideurs ,
 Tandis qu'à Ferdinand par ses Ambassadeurs,
 Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
 Eh ! que devient des Rois la majesté sacrée ,
 Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels :
 Si leur trône n'est pur autant que les autels ;
 Et si de leurs traitez l'engagement suprême
 N'étoit pas à leurs yeux le decret de Dieu même !
 Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé ,
 Voulez-vous que bien-tôt Ferdinand outragé ,
 Nous jurant désormais une guerre éternelle ,
 Accoure se venger d'un voisin infidelle ;
 Que des fleuves de sang...

DOM

DOM PEDRE.

Ah ! Seigneur, est-ce à vous
 A craindre d'allumer un si foible couroux ?
 Bravez des ennemis que vous pouvez abatre.
 Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de com-
 battre ?

La victoire a toujours couronné vos combats ;
 Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
 Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes ?
 Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes ;
 Soumettez la Castille, & que tous vos voisins
 Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
 Heureux, si je pouvois dans l'ardeur de vous plaire,
 Sceller de tout mon sang la gloire de mon Pere !

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi :
 Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.
 Quel est donc l'héritier que je laisse à l'Empire !
 Un jeune audacieux dont le cœur ne respire
 Que les sanglants combats, les injustes projets,
 Prêt à compter pour rien le sang de ses Sujets.
 Je plains le Portugal des maux que lui prépare
 De ce cœur effrené l'ambition barbare.
 Est-ce pour conquerir que le Ciel fit les Rois ?
 N'auroit-il donc rangé les Peuples sous nos loix
 Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie,
 Osât impunément se jouer de leur vie ?
 Ah ! jugez mieux du trône ; & connoissez, mon
 Fils,

A quel titre sacré nous y sommes assis.

B 4

Du

Du sang de nos Sujets sages dépositaires ,
 Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs
 Peres ;

Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
 Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux ;
 Ne connoître d'honneur que dans leur avantage :
 Et quand dans ses excès notre aveugle courage
 Pour une gloire injuste expose leurs destins ,
 Nous nous montrons leurs Rois moins que leurs
 assassins.

Songez-y : quand ma mort tous les jours plus pro-
 chaine,

Aura mis en vos mains la grandeur Souveraine,
 Rapelez ces devoirs & les accomplissez.

Aujourd'hui mon Sujet, Dom Pedre, obéissez ;
 Et sans plus me lasser de votre résistance,
 Dégagez ma parole, en épousant Constance.
 En un mot je le veux.

DOM PEDRE.

Seigneur, ce que je suis,
 Ne me permet aussi qu'un mot; je ne le puis.

S C E N E III.

ALPHONSE, DOM PEDRE, LA
 REINE, INÉS.

ALPHONSE.

MAdame, qui l'eut crû! je rougis de le dire,
 Le rebelle résiste à ce que je desire;
 Et, malgré mes bontez, vient de me laisser voir
 Cet

Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.
 Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
 Il me couvre de honte, & vous & votre Fille;
 Et je ne comprends pas par quel enchantement
 J'en puis suspendre encor le juste châtement.
 N'est-ce point qu'à ce crime un autrel'enhardisse?
 Si de sa résistance il a quelque complice...

LA REINE.

Sa complice, Seigneur; vous la voyez.

ALPHONSE.

Inés!

INÉS.

Moi!

LA REINE.

Le Prince séduit par ses foibles attraits,
 Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
 S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
 Il immole ma Fille à cet indigne amour.
 J'en ai prévu l'obstacle; & depuis plus un jour,
 Les regards de l'ingrat toujours fixez sur elle,
 M'en avcient annoncé la funeste nouvelle.
 Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
 L'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs;
 Et son trouble, perçant à travers son silence,
 Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
 A peine je sortois; tous deux ils se sont vûs,
 Ils se sont en secret long-tems entretenus;
 Et tous deux confirmant mes premières allarmes,
 Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
 Regardez même encor ce coupable embarrass...

B 5

INÉS

INE'S *au Roy.*

C'est en vain qu'on m'accuse; & vous ne croirez
pas...

DOM PEDRE.

Ne défavouez point, Inés, que je vous aime.
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-
même:

Mais, laissez sur moi seul tomber votre couroux.
Inés n'est point coupable; & jamais...

ALPHONSE.

Taisez-vous.

A la Reine.

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, & je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

DOM PEDRE.

O Ciel! en quelles mains l'allez-vous hasarder!
Vous exposez ses jours...

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat; je mets encor un terme à ma vengeance:
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

DOM PEDRE.

Ah! pour Inés tant de rigueur m'accable.
Je fors;...

à part.

Mais je crains bien de revenir coupable.

SCE-

S C E N E IV.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

C'En est donc fait ; l'ingrat se soustrait à ma loi.
 Que vais-je devenir ! serai-je Pere ou Roi !
 Comment sortir du trouble où son orgueil meli-
 vre !

Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.

S C E N E V.

LA REINE, INE'S.

LA REINE.

Vous ne voiez ici que cœurs desesperez ;
 Mais je vous tiens captive , & vous m'en
 répondez.

Quand le Roi laisseroit désarmer sa colere,
 Vous ne fléchirez point une jalouse mere ;
 Et je vous jure ici que mon ressentiment
 N'aura pas vû rougir ma Fille impunément.
 Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
 Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide ;
 Et le Prince cruel qui nous ose outrager
 Pourroit . . . vous pâlisser à ce nouveau danger.
 Tremblez : plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
 Plus votre fraïeur même en hâte la vengeance.

SCE-

S C E N E VI.

LA REINE, INÈS, CONSTANCE.

LA REINE.

AH ma Fille!...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer?

Madame, tout ici conspire à m'allarmer.
 J'ai vû sortir le Prince enflâmé de colere;
 Et la même fureur éclate au front du Pere.
 De quels malheurs...

LA REINE.

Le Prince ose vous refuser.
 Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser.
 Gardes, conduisez-là. Ma Fille est outragée:
 Mais, dussai-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares soins.
 Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins?

FIN DU SECOND ACTE.



A C.

A C T E III.

S C E N E I.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

Oui, qu'elle vienne. Avant que mon cœur
 s'abandonne
 Aux conseils violens que le courroux lui donne,
 Il faut de la prudence empruntant le secours,
 D'un trouble encor naissant interrompre le cours;
 Voïons Inés; suivons ce que le Ciel m'inspire;
 Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
 Madame, je l'attens, qu'on la fasse venir;
 Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh! peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle?
 L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle:
 Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir;
 Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
 Et plus superbe encor par l'himen qu'elle arrête,
 Elle s'est tout permis, pour garder sa conquête.
 Un des siens me le vient d'avouer à regret:
 Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
 Le Prince ne suivant qu'un fol amour pour guide,
 Va de ses entretiens goûter l'apas perfide.
 Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
 La laisserez-vous donc encor s'en applaudir;

Au

Au lieu d'intimider aux dépens de sa vie
 Celles que séduiroit son audace impunie?
 De la sévérité si vous craignez l'excès,
 De la douceur aussi quel seroit le succès?
 Voulez-vous tous les jours qu'une fiere Sujete,
 Des Enfans de ses Rois médite la défaite;
 Que profitant d'un âge ouvert aux vains desirs,
 Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
 Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
 Et dans les Souverains se choisisse une Esclave?
 Délivrez vos Enfans de ce funeste écueil;
 De ces fieres beautez épouvantez l'orgueil;
 Et qu'Inés condamnée aprenne à ces rebelles
 A respecter des cœurs trop élevez pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir; & mon premier transport
 Avec vos sentimens n'étoit que trop d'accord:
 Mais je ne suis pas Roi pour ceder sans prudence
 Aux premiers mouvemens d'une aveugle ven-
 geance.
 Il est d'autres moïens que je dois éprouver.
 Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

S C E N E II.

ALPHONSE *seul.*

O Ciel, tu vois l'horreur du sort qui me menace!
 Je crains toujours qu'un Fils, conformant
 son audace,
 Ne me réduise enfin à la nécessité
 De punir malgré moi sa coupable fierté.
 N'op-

N'oppose point en moi le Monarque & le Pere ;
 Chasse loin de mon Fils ce transport téméraire.
 Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux ;
 Fai qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux ;
 Qu'il perde son amour, en perdant l'esperance.
 Protege, juste Ciel, daigne aider ma prudence.

S C E N E III.

ALPHONSE, INÉS.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inés. Peut-être attendez-vous
 Un rigoureux Arrêt dicté par le courroux.
 Vous jetez la discorde au sein de ma Famille ;
 Contre le Portugal vous armez la Castille ;
 Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
 M'allarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
 Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
 Que d'un Fils indiscret vous aprouviez la flâme.
 Ni qu'en entretenant ses transports furieux,
 Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux ;
 Je ne punirai point des malheurs que peut être,
 Malgré votre vertu vos charmes ont fait naître :
 Quoiqu'il en soit enfin, je veux bien l'ignorer.
 Sans rien aprofondir, il faut tout réparer.

INÉS.

Je l'ai bien crû, Seigneur, d'un Monarque équi-
 table,
 Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable ;
 Que

Que lui même plaignant l'état où je me vois,
Ne m'accableroit point . . .

ALPHONSE.

Inés, écoutez moi.
De vos nobles Aïeux je garde la mémoire:
Du Sceptre que je porte ils ont accru la gloire:
Votre sang illustré par cent fameux exploits,
Ne le cede en ces lieux qu'à celui de vos Rois.
Sur tout à votre Aïeul, guide de mon enfance,
Je sçai ce que mon cœur doit de reconnoissance.
C'est ce sage Héros qui m'a prît à regner;
Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
Comme on doit soutenir le poids d'une couronne
Pour mériter les noms que l'Univers me donne.
D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voiez combien je craindrois d'être in-
grat.

Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
Que dès mes jeunes ans je dûs à sa vieillesse;
Et vous-même jugez par d'illustres effets
Si je sçais au service éгалer les bienfaits.
Rodrigue est de mon sang: il vous aime, Mada-
me:

Il m'a souvent pressé de couronner sa flâme.
Je vous donne à ce Prince; & par un si beau don
Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.
Mes Peuples par le rang où ce choix vous appelle
Connoîtront de quel prix m'est un ami fidelle.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les Rois, est presque leur égal.

INÉS,

INE'S.

Des services des miens vantez moins l'importance ;
L'honneur de vous les rendre en fut la récompense :

S'ils ont versé leur sang, il étoit votre bien ;
Ils ont fait leur devoir ; vous ne leur devez rien.
Mais si trop généreux, votre bonté suprême
Vouloit en moi, Seigneur, paier leur devoir même,

Je vous demanderois pour unique faveur
De me laisser toujours maîtresse de mon cœur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre ;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.
Eh ! que me serviroient les honneurs éclatans
D'un himen que jamais l'amour...

ALPHONSE.

Je vous entens.
Superbe, ce discours confirme mes allarmes.
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi ! c'est donc pour mon Fils que vous vous réservez !

Et c'est contre son Roi, vous, qui le soulevez ?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
Je gêne de vos feux l'ambitieuse ardeur.
Mon Fils doit avec vous partager sa grandeur ;
Et le rebelle en proie à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être Roi que pour vous faire Reine.
Que sçai-je même encor si plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,

C

Vo.

Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret himenée!

INE'S.

O Ciel! que pensez-vous?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'osez,
Si d'un nœud criminel je vous sçavois liez,
Téméraire, tremblez; n'esperez point de grace;
L'opprobre & le supplice expieront votre audace.
C'est votre même Aïeul dont je vante la foi,
Qui pour l'honneur du trône en a dicté la loi;
Et jusques sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il sembloit qu'il prévît l'objet de mon couroux,
Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous.
Inés, si vous osez justifier ses craintes,
C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je suivrois ses conseils.

S C E N E IV.

LA REINE, ALPHONSE, INE'S.

LA REINE.

AH! Seigneur, prévenez la dernière disgrâce;
Le coupable Dom Pedre est déjà dans la
place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un Peuple prêt à servir son dessein.
De

De tous côtez s'éleve une clameur rebelle;
 Chaque moment grossit la troupe criminelle;
 Tous jurent de le suivre; & leurs cris aujourd'hui
 Ne reconnoissent plus de Souverain que lui.
 De ce Palais sans doute ils vont forcer la Garde.

ALPHONSE.

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde!
 Malheur que je n'ai pû prévoir, ni prévenir!
 C'en est fait. Allons donc me perdre ou le punir.

A la Reine.

Vous, retenez Inés.

S C E N E V.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

Voilà donc votre ouvrage,
 Perfide!

INÉS.

Epargnez-vous la menace & l'outrage.
 Madame, puis-je craindre un impuissant couroux,
 Quand je suis mille fois plus à plaincte que vous?
 Hélas! d'Alphonse seul le sort vous inquiete.
 Si Dom Pedre périt, vous êtes satisfaite.
 L'un & l'autre péril accable mes esprits;
 Et je crains pour Alphonse autant que pour son

Fils.

Quelque succès qu'il ait; qu'il triomphe, ou qu'il
 meure,
 Puis-

C 2

Puisqu'il est criminel, il faut que je pleure;
Et c'est la même peine à ce cœur abatu
D'avoir à regretter sa vie, ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle; quand c'est vous qui le forcez au crime;
Quand vous voiez l'effet d'un amour aplaudi,
Que du moins par l'espoir vous avez enhardi?
Mais que fais-je! Pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins,
On vous aime, il suffit; je ne vous hais pas moins.
De Dom Pedre & de vous mes malheurs sont le
crime,
Puissiez-vous l'un & l'autre en être la victime.
Quel bruit entens-je, ô Ciel! c'est l'Infant que
je voi:
O desespoir! sçachons ce que devient le Roi.

S C E N E VI.

DOM PEDRE, INE'S.

DOM PEDRE *l'Epée à la main.*

ENfin à la fureur d'une fiere ennemie
Je puis, ma chere Inés, dérober votre vie;
Venez . . .

INE'S.

Qu'avez-vous fait, Prince! & faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir!
Quoi! Dom Pedre, l'objet d'une flâme si belle,
N'est

N'est plus qu'un Fils ingrat & qu'un Sujet rebelle !
 Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien ?
 Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
 Mais qu'apperçois-je ! ô Ciel ! quel sang teint cette épée !
 J'en frémis ; dans quel sein l'auriez-vous donc trempée !

DOM PEDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur.
 Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
 Aux portes du Palais dès que j'ai vû mon Pere
 A nos premiers efforts opposer sa colere,
 J'ai fui de sa présence, & quittant les mutins,
 Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins ;
 Et sur quelques Soldats laissant tomber ma rage
 De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
 Hâtez-vous, suivez-moi.

INE'S.

Non, ne l'esperez pas.
 Prince, je crains le crime & non point le trépas.
 Dans ce désordre affreux, je ne puis vous entendre.
 Allez à votre Pere, & courez le défendre.
 Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux ;
 Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.
 Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable,
 A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

DOM PEDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté.
 Je ne crains que pour vous un Monarque irrité.

C 3

Lais-

Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace ;
 Et je reviens alors lui demander ma grace.
 J'écoute jusques-là l'inflexible couroux ;
 Et ne puis rien sur moi, tant que je crains pour
 vous.

INE'S.

Ah ! par tout ce qu'Inés eut sur vous de puissance,
 Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
 Allez désavoüer de coupables transports ;
 Pour prix de mon amour, donnez moi vos re-
 mords.
 Mais si vous m'en croïez moins qu'une aveugle
 rage,
 Je demeure en ces lieux, & j'y suis votre ôtage.

DOM PEDRE.

Quoi ! barbare, osez-vous refuser mon secours ?

S C E N E VII.

CONSTANCE, DOM PEDRE, INE'S.

CONSTANCE.

AH ! Dom Pedre fuïez ; il y va de vos jours.
 Vous allez voir Alphonse ; & sa seule pré-
 sence

A des seditieux désarme l'insolence.

Ils n'ont pû soutenir sur son front irrité

La fureur confonduë avec la majesté.

Tout est paisible. Il vient ; & sa colere aigrie
 S'il vous voit...

DOM

DOM PEDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse Princesse? & par quelle bonté
Prendre un soin que Dom Pedre a si peu mérité?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure;
Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de tems; hâtez-vous & fuïez:
Je vous pardonne tout, pourvû que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale...
Fuïez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale.
O Ciel! le Roi paroît.

S C E N E VIII.

ALPHONSE, CONSTANCE, DOM
PEDRE, INÈS, LA REINE.

ALPHONSE *sans voir Dom Pedre.*

Oui, trop coupable Fils,
De ta rebellion tu recevras le prix.
Rien ne peut te sauver... mais je vois le perfide.
Eh bien! ton bras est-il tout prêt au parricide?
Traître, rend ton épée, ou m'en perce le sein.
Choisi.

DOM PEDRE.

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main,
En vous la remettant ma perte est infaillible;
Je ne connois que trop votre cœur inflexible;

C 4

Mais

Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
 Balancer un moment mon devoir & mes jours.
 Disposez-en, Seigneur: mais que votre vengeance
 Sçache au moins discerner le crime & l'innocence.
 C'est pour sauver Inés que je m'étois armé;
 J'en ai crû sans égard mon amour allarmé;
 Et je la dérobois au fort qui la menace,
 Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
 Je n'ai pû la fléchir; & bravant mon effroi,
 Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
 Reconnoissez du moins ce courage héroïque.
 Délivrez-la, * Seigneur, d'une main tyrannique
 Qui pourroit...

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins.
 Tu la servirois mieux en la défendant moins.
 Crains pour elle & pour toi...

DOM PEDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
 Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon supplice.
 Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
 Que tant que je respire, il lui reste un vengeur.
 Vainement vous croiez la révolte calmée;
 Il ne faut qu'un instant pour la voir r'allumée;
 Le peuple malgré vous peut briser ma prison.
 Je ne connoitrois plus ni devoir ni raison;
 Pardes torrens de sang, s'il falloit les répandre,
 J'irois venger Inés, n'ayant pû la défendre;
 * *Montrant la Reine.* Dans

Dans mes transports cruels renverser tout l'Etat ;
 Punir sur mille cœurs cet énorme attentat ;
 Et du carnage alors ma fureur vengeresse
 N'excepte que vos jours & ceux de la Princesse.

ALPHONSE.

Gardes, délivrez-moi de cet emportement ;
 Et qu'il soit arrêté dans son appartement.
 Fils ingrat & rebelle, où réduis tu ton Pere ?
 Faudra-t-il immoler une tête si chere !

A la Reine.

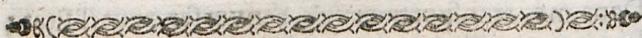
Rentrez avec Inés.

A Constance.

Ne suivez point mes pas.
 Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

FIN DU TROISIEME ACTE.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE à un Garde.

Qu'on m'ameine mon Fils. Que mon ame est émüe !

Quel sera le succès d'une si triste vûë !
 Si toujours inflexible il brave encor mes loix,
 Je vais donc voir mon Fils pour la dernière fois.
 N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance,
 N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance,
 Et formé sur mes pas au mépris du repos,
 Ne l'ai je vû si tôt égaler les Héros,
 Que pour avoir à perdre une tête plus chere !
 N'étoit-il donc, ô Ciel, qu'un don de ta colere !
 Seul, tu me consolais, mon Fils ; & sans chagrin,
 Je sentois de mes jours le rapide déclin :
 Dans un digne héritier je me voïois renâître -
 Je croïois à mon Peuple élever un bon Maître ;
 Et de ton regne heureux, présageant tout l'honneur,

D'avance je goûtois ta gloire & leur bonheur,
 Que devient désormais cette douce esperance !
 Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance.
 Ton Pere & tes Sujets vont te perdre à la fois :
 Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois.
 Ta mort ! Et cet Arrêt sortiroit de ma bouche !
 La nature frémit d'un devoir si farouche.

Je

Je dois te condamner : mais mon cœur combattu
 Ressent l'horreur du crime , en suivant la vertu.
 Je ne sçais quelle voix crie au fonds de mon ame,
 Te justifie encor par l'excès de ta flâme ;
 Me dit , pour excuser tes attentats cruels ,
 Que les plus furieux sont les moins criminels.
 J'ai du moins reconnu que malgré ton yvresse,
 Tu n'as point pour ton pere étouffé ta tendresse :
 J'ai vû qu'au desespoir de me défobéir ,
 Tu mourois de douleur , sans pouvoir me haïr.
 Mais de quoi m'entretiens-je ? & que prétens-je
 faire ?

Au mépris de mon rang ne veux-je être que Pere ?
 Ah ! ce nom doit ceder au nom sacré des Rois.
 Quittons le diadème , ou vengeons-en les droits.
 En pleurant le coupable , ordonnons le suplice :
 Effraïons mes Sujets de toute ma justice ;
 Et que nul ne s'expose à sa sévérité ,
 En voïant que mon Fils n'en est pas excepté.

S C E N E II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

LE Conseil est mandé, Prince; je vais l'entendre.
 Vous jugez de l'Arrêt que vous devez attendre;
 Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
 C'est vous-même, mon Fils, qui l'avez prononcé.
 Vous pouvez cependant mériter votre grace.
 L'obéissance encor peut réparer l'audace.

Tout

Tout irrité qu'il est , ce cœur parle pour vous ;
 Et je sens que l'amour y suspend le couroux ;
 Achevez de le vaincre. Un repentir sincere
 Peut me rendre mon Fils , & va vous rendre un
 Pere.

C'est moi qui vous en prie ; & dans mon ten-
 dre effroi,
 Je cherche à vous fléchir , moins pour vous que
 pour moi.

J'oublierai tout enfin : dégagez ma promesse.
 Il faut aujourd'hui même épouser la Princeſſe ;
 Et si vous refusez ce nœud trop attendu ,
 J'en mourrai de douleur ; mais vous êtes perdu.

DON PEDRE.

Connoissez vôtre Fils, Seigneur : malgré son crime,
 Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
 Les plus affreux perils ne ſcauroient m'ébranler.
 Vous rougiriez pour moi , s'ils me faisoient trem-
 bler.

Je ne crains point la mort ; & ce que n'a pû faire
 L'amour & le respect que je porte à mon Pere ,
 Les suplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
 Voilà mes sentimens ; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh ! pourquoi conserver , en méritant ma haine,
 Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine !
 Laisse-moi plutôt voir un Fils dénaturé ,
 Un ennemi mortel contre moi conjuré ,
 Tout prêt à me percer d'un poignard parricide.
 R'affermi ma justice encore trop timide ;

Et

Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans desespoir.

DOM PEDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encore la vie.

DOM PEDRE.

Que faut-il ?

ALPHONSE.

Obéir.

DOM PEDRE.

Elle m'est donc ravie.

Je ne puis à ce prix jouir de vos bontez.

ALPHONSE *aux Gardes.*

Faites entrer les Grands ; & vous, Prince, sor-
tez.

S C E N E III.

ALPHONSE, RODRIGUE, HENRIQUE,
& les autres GRANDS du Conseil.

ALPHONSE.

Que chacun prenne place. * Hélas ! à mes al-
larmes

Je vois que tous les yeux donnent déjà des lar-
mes.

D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis :
Vous

* *Après qu'on s'est placé.*

Vous semblez tous avoir à condamner un Fils.
 Triomphons vous & moi d'une vaine tristesse.
 Que la seule Justice ici soit la maîtresse.
 Ceux que le Ciel choisit pour le Conseil des Rois,
 N'ont plus rien à pleurer que le mépris des Loix.
 Vous sçavez que l'Infant par un refus rebelle,
 Des Traitez les plus saints rompt la foi solemnelle,
 Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain,
 A forcé ce Palais les armes à la main;
 Que content d'éviter l'horreur du Parricide,
 Il me laissoit en proie à ce Peuple perfide
 Qui promettoit ma tête & mon trône à l'Ingrat,
 Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
 Vous avez à venger la Grandeur souveraine;
 Vous avez vû le crime; ordonnez-en la peine.
 Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, Seigneur?
 Je vous ai pour Inés fait connoître mon cœur.
 Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenuë,
 De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenuë;
 L'Infant seul, de ma flâme est l'obstacle fatal;
 Et vous me commandez de juger mon rival!
 Consultez seulement vôtre propre clémence.
 Ce que vous ressentez vous dit ce que je pense.
 Pour ce cœur criminel tout doit vous attendrir.
 Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
 Pardonnez mes transports; mais c'est mettre en
 balance
 La grandeur de l'Empire avec sa décadence:
 C'est douter si du joug il faut nous dérober,
 Et

Et si vôtre grand nom doit s'accroître ou tomber,
 Eh ! quel autre après vous en soutiendrait la gloire ?
 Qui sous nos Etendarts fixeroit la victoire ?
 Vous ne l'avez point vû : mais vos regards surpris
 Auroient à tous ses coups reconnu votre Fils ;
 Et sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
 Dans ses moindres exploits, trouvé de quoi l'ab-
 foudre.

Il ose, dites-vous, violer les Traitez ;
 Mais les Traitez des Rois sont-ils des cruautés ?
 Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille
 Immoler sans pitié vôtre propre famille ?
 N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empresses-
 mens

Avec assez d'éclat dégagé vos sermens ?
 Croiez que Ferdinand rougiroit si Constance
 Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
 Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
 Et lui promet par tout des sceptres & des cœurs.
 Il force le Palais : je conviens de son crime :
 Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
 Il n'en veut point au trône ; il respecte vos jours ;
 Au seul danger d'Inés il donne son secours.
 Amant désespéré plutôt que Fils rebelle,
 Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle !
 Daignez lui rendre Inés ; vous retrouvez un Fils,
 Touché de vos bontez, & d'autant plus soumis.
 Je dirai plus encor : s'il le faut, qu'il l'épouse.
 Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse ;
 Mais, dussai-je en mourir, sauvez vôtre soutien ;
 Sa vie est tout, Seigneur, & la mienne n'est rien.

AL-

ALPHONSE.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime,
Même, en vous abusant, est bien digne d'estime.
Vôtre cœur à sa gloire immole son repos;
Et vous prononcez moins en Juge qu'en Héros.
Mais écoutons Henrique.

HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je suis, à peine je respire.
Oùï, Seigneur; & vos yeux, s'ils voïoient mes
douleurs,
Entre Dom Pedre & moi partageroient leurs
pleurs.
Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie;
Par le fer Africain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux Prince, ardent à mon secours,
Au coup prêt à tomber n'eût derobé mes jours!
C'est donc pour le juger que son bras me délivre!
A mon liberateur, Ciel, pourrois-je survivre!
Plus qu'à son Pere même il m'est cher aujour-
d'hui;
Il tient de vous la vie, & je la tiens de lui.
Je sçais pourtant, Seigneur, que la reconnoissance
Du devoir d'un Sujet jamais ne nous dispense.
Ce sacré Tribunal ne m'offre que mon Roi:
Et je ne vois ici que ce que je vous doi.
C'est ma sincérité. Vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point tra-
ître.
Dom Pedre par son crime a mérité la mort;
Et

ALPHONSE.

De la foi d'un Sujet , ô prodige héroïque !
 Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Héri-
 rique !
 Je vois ce qu'il t'en coûte ; & tu m'apprens trop
 bien,
 Qu'où la Justice parle , on doit n'écouter rien.
 Oûi , oûi , de ta vertu l'autorité suprême
 L'emporte dans mon cœur sur la nature même.

Aux autres Conseillers.

Je vois trop vos conseils. Ce silence , ces pleurs
 M'annoncent mon devoir , en plaignant mes mal-
 heurs.

Je condamne mon Fils ; il va perdre la vie.
 C'est à vous , chers Sujets , que je le sacrifie ;
 Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
 Si je n'étois que pere , il seroit pardonné.
 Consolez-vous. Songez que ma prompte vengeance
 Délivre vos Enfans d'une injuste puissance ;
 Qu'on doit tout redouter de qui trahit la Loi ;
 Et qu'un Sujet rebelle est tiran , s'il est Roi.
 L'Arrêt en est porté. Que chacun se retire ;
 Et vous , de son destin , Mandoce , allez l'instruire.

SCENE IV.

ALPHONSE.

MAis quel sera le mien ! malheureux , qu'ai-je
 fait !
 Devoir impitoiable , êtes-vous satisfait !

Je

Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
 Qu'a connuë avant moi la fermeté Romaine!
 Severe Manlius, inflexible Brutus,
 N'ai-je pas égalé vos feroces vertus?
 Je prononce un Arrêt que mon cœur désavouë.
 Eh bien! que l'Univers avec horreur te louë,
 Monarque infortuné! mais d'un si grand effort
 Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

S C E N E V.

ALPHONSE, CONSTANCE,
 LA REINE.

CONSTANCE.

SEigneur, le croirons-nous ce jugement bar-
 bare!
 Tout le Conseil en pleurs d'avec vous se sépare,
 Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu,
 Vous avez condamné vôtre Fils!

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouïer? Ciel! & puis-je l'enten-
 dre!

LA REINE.

Quel suplice cruel pour un Pere si tendre!
 Et faut-il que l'Infant par sa témérité
 Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité
 De...

D 2

AL.

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
 Madame? quand j'ai fait ce que je devois faire,
 Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner,
 C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
 Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de
 Mere.

Je vais le pleurer seul.

S C E N E VI.
 CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

AH! si je vous suis chere,
 Madame, profitez de cet heureux moment;
 Redoublez par vos pleurs son attendrissement;
 Sauvez un malheureux du coup qui le menace;
 Allez; parlez; pressez; vous obtiendrez sa grace.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès.

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers interêts.

S C E N E VII.

CONSTANCE.

GArde, cherchez Inés; qu'un moment on l'a
 meine.
 Je

Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.

Le Garde sort.

Il le faut ; pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours,
Heureuse qu'il vécût, fût ce pour elle-même,
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

S C E N E VIII.

CONSTANCE, INE'S.

CONSTANCE.

DOm Pedre est condamné, Madame.

INE'S,

O desespoir !

CONSTANCE.

Vous sçavez mon amour ; & vous avez pû voir
Que malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie.
La Reine va tacher de fléchir un Epoux ;
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux :
Mais quel foible secours contre un Roi si sévère !
Si pour le mieux servir, vôtre amour vous éclaire,
Vous sçavez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui ;
Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez, si vous n'étiez captive ;
Vos conseils sont des loix que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours executer.

D 3

INE'S.

INE'S.

Dans un trouble grand j'ai peine à vous répondre.

Mes fraïeurs, vos bontez, tout sert à me confondre.

Le Prince ne vous doit paroître qu'un ingrat ;
D'un outrage apparent vous avez vû l'éclat ;
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale ;
Cependant...

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale,
Le Prince nous est cher, fongions à le sauver,
Et sans autre interêt que de le conserver.

INE'S.

Ce discours généreux r'affermir ma constance,
Il me reste, Madame, encor une esperance.
Vous seule auprès du Roi, m'ouvrant un libre accès,

Pouvez de mes desseins préparer le succès.
La Reine arrêteroît ce que j'ose entreprendre.
Parlez vous-même au Roi ; qu'il consente à m'entendre.

J'espere, en le voiant, désarmer son couroux.
Je sauverai le Prince ; & peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zele.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au Roi faire parler mes larmes ;
Puisse

Puisse aujourd'hui le Ciel vous prêter d'autres
armes !
Qu'il redonne le Prince à nos vœux empressez ;
Il n'importe pour qui ; qu'il vive, c'est assez.

FIN DU QUATRIEME ACTE.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu ? vous êtes outragée,
Ma Fille ; & vous semblez craindre d'être
vengée !

Quels sont donc vos desseins ? & pour quels in-
terêts

Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encor Inés ?

Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,

Mandier par vos pleurs une injure nouvelle ;

Vous exposer à voir deux Amans odieux

De vos maux & des miens triompher à nos yeux ?

CONSTANCE.

Ah ! sans me reprocher ma pitié généreuse,

Souffrez que la vertu du moins me rende heu-
reuse.

C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a
faits,

Qu'il

D 4

Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bien-
faits.

Quand Lisbonne avec vous a reçu vôtre Fille,
Ses Peuples bénissoient les dons de la Castille;
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres sou-
hais;

Ils croïent avec moi voir arriver la paix.
Quelle paix, juste Ciel! quelle paix sanguinaire!
Je leur aportoïis donc la celeste colere!
Je venois diviser les cœurs les plus unis,
Et par la main du Pere assassiner le Fils!
Quoi! leurs pleurs désormais accuseroient Con-
stance

De la mort d'un Héros, leur unique esperance!
Hélas! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inés prévenir ces horreurs.
Je n'ose me flater du succès qu'elle espere;
Mais, Madame, à ce prix qu'elle me seroit chere!

LA REINE.

Et moi dans les chagrins que tous deux m'ont
donnez,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop-ôt expirer mes victimes;
Vous avoir méprisée, est le plus grand des cri-
mes.

Et comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain,
Qui vous fait le jouët d'un farouche dédain?
Dom Pedre a pû lui seul vous faire cet outrage;
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas;
Et je voudrois païer sa mort de mon trépas.

CON;

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Où: tout ingrat qu'il est, Madame, j'adore.
Cachez moi les transports d'une aveugle fureur;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon
cœur.

LA REINE.

Il en est plus coupable. O Fille infortunée!
A quels affreux destins êtes-vous condamnée!
Je ne sçai ce qu'Inés peut attendre du Roi;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi.
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croïez que du succès qu'Inés ose tenter,
Son orgueil n'auroit pas long-tems à se flater.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus & se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi, sauvez ces malheureux.

LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme con-
tr'eux.

CONSTANCE.

Faut-il que vôtre amour aigrisse mes allarmes!

S C E N E II.

ALPHONSE, LA REINE,
CONSTANCE.

ALPHONSE.

PRincesse, je n'ai pû résister à vos larmes.
Je vais entendre Inés; on la conduit ici:
Mais elle espere en vain... Laissez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez, en l'écoutant, qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE.

Seigneur, jettez sur elle un regard favorable.

S C E N E III.

ALPHONSE, INE'S, UN GARDE.

INE'S.

C'Est, je n'en doute point, pour la dernière fois
Que j'adresse à mon Prince une timide voix.
Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce Garde
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille dès ce moment...

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

Au Garde.

Faites ce qu'elle veut.

INE'S.

Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit vôtre cou-
roux,
Le devoir les a faits; le Prince est mon Epoux.

ALPHONSE.

Mon Fils est votre Epoux! Ciel, que viens-je
d'entendre!

Et sur quelle esperance osez-vous me l'apprendre?
Quand vous voiez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux
mon cœur?

INE'S.

Ah! Seigneur, mon aveu ne cherche point de
grace.

D'un plus heureux succès j'ai flaté mon au lace;
Et je ne prétens rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable, & sauver l'innocent.
Seule, j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable;
J'ai mérité la mort: mais, Seigneur, cette loi
N'engageoit point le Prince, & ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un Fils que vos yeux même ont vû prêt à périr;
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir.
A mes propres regards j'en suis moins criminelle;
Mais aux vôtres, Seigneur, je suis une rebelle
Sur qui ne peut trop tôt tomber votre couroux;
Trop flatée à ce prix de sauver mon Epoux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie;
Pour le sauver encor, Inés se sacrifie:
Je me livre, sans crainte, aux plus severes loix;
Heu-

Heureuse, d'avoir pû vous le sauver deux fois!

ALPHONSE

Non, non, quelque pitié qui cherche à me sur-
prendre,

Même de vos vertus je sçaurai me défendre.

Rebelle, votre crime est tout ce que je vois;

Et je satisferai mes sermens & les loix.

S C E N E V.

ALPHONSE, INE'S. *Et ses deux EN-*
FANS amenez par une Gouvernante.

INE'S.

EH bien, Seigneur, suivez vos barbares maximes
On vous ameine encor de nouvelles vittimes.

Immolez sans remords, & pour nous punir mieux,

Ces gages d'un himen si coupable à vos yeux.

Ils ignorent le sang dont le Ciel les fit naître:

Par l'Arrêt de leur mort faites les reconnoître:

Consummez votre ouvrage; & que les mêmes
coups

Rejoignent les Enfans, & la Femme & l'Epoux.

ALPHONSE.

Que vois-je! & quels discours! que d'horreurs!
j'envisage!

INE'S.

Seigneur, du desespoir pardonnez le langage.

Tous deux à votre trône ont des droits solemnels.

Embrassez, mes Enfans, ces genoux paternels.

D'un œil compatissant, regardez l'un & l'autre;

N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.

Pourriez vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris

La grace d'un Héros, leur Père & votre Fils.

Puis

Puisque la loi trahie exige une victime,
 Mon sang est prêt, Seigneur, pour expier mon cri-
 Epuisez sur moi seule un sévère courroux; (me.
 Mais cachez quelque tems mon sort à mon époux;
 Il mourroit de douleur; & je me flatte encore,
 De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE *au Garde.*

Allez chercher mon Fils. Qu'il sache qu'aujourd'hui

Son Pere lui fait grace, & qu'Inés est à lui.

INÉS.

Juste Ciel! quel bonheur succede à ma misere!
 Mon Juge en un instant est devenu mon Pere!
 Qui l'eût jamais pensé, qu'à vos genoux, Seigneur,
 Je mourrois de ma joie, & non de ma douleur!

ALPHONSE.

Ma Fille, levez-vous. Ces enfans que j'embrasse
 Me font déjà goûter les fruits de votre grace:
 Ils me font trop sentir que le sang a des droits
 Plus forts que les sermens, plus puissants que les loix
 Jouissez désormais de toute ma tendresse.
 Aimez toujours ce Fils que mon amour vous laisse.

INÉS.

Quel trouble! que deviens je! & qu'est-ce que je
 sens!

Des plus vives douleurs quels accès menaçans!
 Mon sang s'est tout à coup enflâmé dans mes veines.
 Eloignez mes Enfans; ils irritent mes peines.
 Je succombe. J'ai peine à retenir mes cris.
 Hélas! Seigneur, voilà ce qu'a craint vôtre Fils!

ALPHONSE.

Ah! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice

Et

Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux, où fuirai-je ! & de tant d'attentats.

S C E N E VI.

ALPHONSE, INE'S, DOM PEDRE.

DOM PEDRE *sans voir Inés.*

S Eigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi . . .

DOM PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploie

Et ma reconnoissance & l'excès de ma joie.

Vous me rendez Inés !

ALPHONSE.

Prince trop malheureux !

Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux.

Tu la vois expirante.

DOM PEDRE *tombant entre les bras de D. Fernand.*

Ah ! tout mon Sang se glace ;

INE'S *à Dom Pedre.*

J'éprouve en même-tems mon suplice & ma grace ;

Cher Prince, je ne puis me plaindre de mon sort,

Puisqu'un moment du moins dans les bras de la

mort ;

Je me vois vôtre Epouse avec l'aveu d'un Pere ;

Et que ma mort lui coûte une douleur sincere.

DOM PEDRE.

Vôtre mort ! que deviens je, à ces tristes accens !

Quel affreux desespoir a ranimé mes sens !

Inés, ma chere Inés, pour jamais m'est ravie !

Ce fer * m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

* Il veut se fraper.

AL

ALPHONSE.

Ah! mon Fils, arrêtez.

DOM PEDRE.

Pourquoi me secourir?
Soiez encor mon Pere, en me laissant mourir.

Se jettant aux pieds d'Inés.

Que j'expire à vos pieds; & qu'unis l'un à l'autre,
Mon ame se confonde encore avec la vôtre.

INE'S.

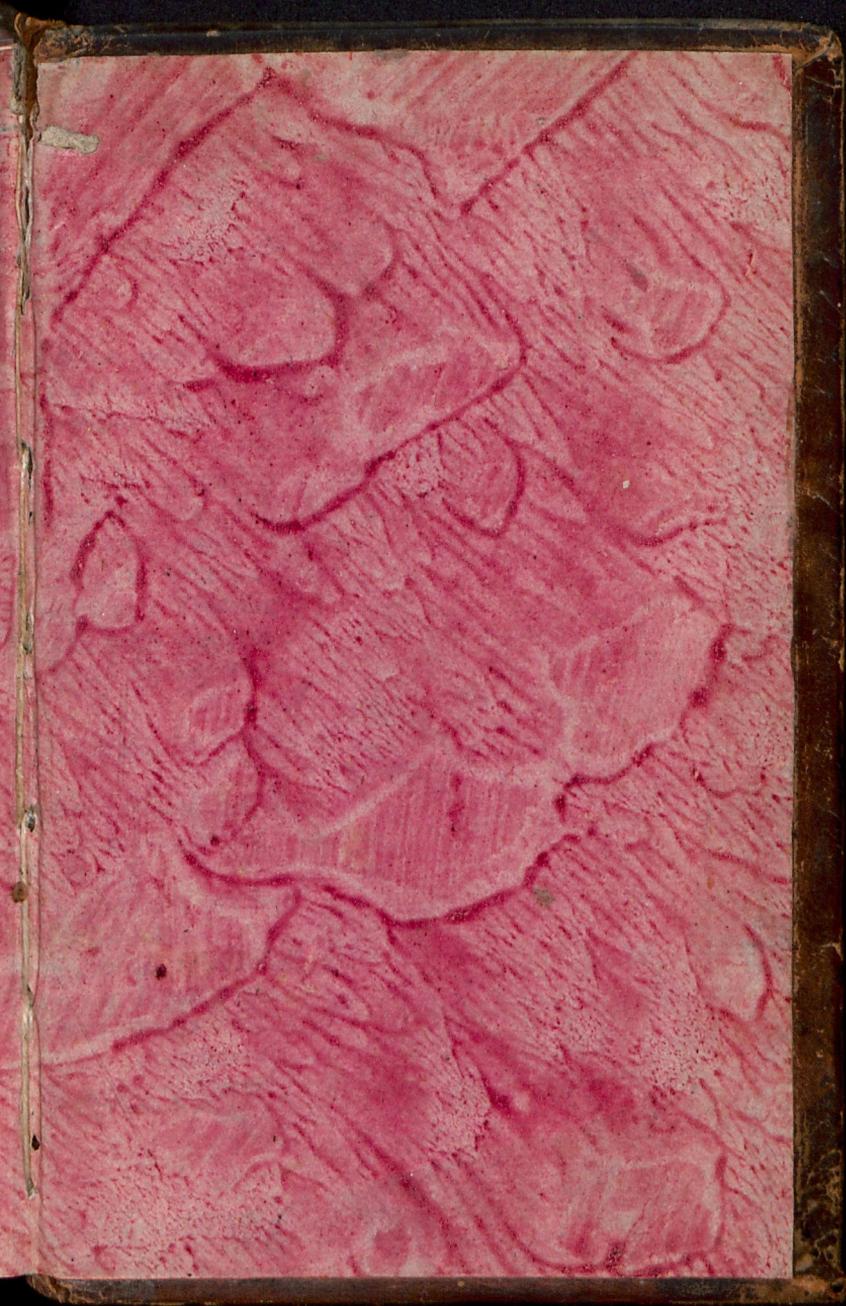
Non, cher Prince, vivez. Plus fort que vos mal-
heurs,
D'un Pere qui vous plaint soulagez les douleurs.
Souffrez encor, souffrez qu'une Epouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'Infante.
Par ses soins généreux songez que vous vivez.
Puisse t-elle jouir des jours qu'elle a sauvez!
Plus heureuse que moi... consolez votre Pere!
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chere,
Aimez nos chers Enfans; qu'ils soient dignes... je
meurs.

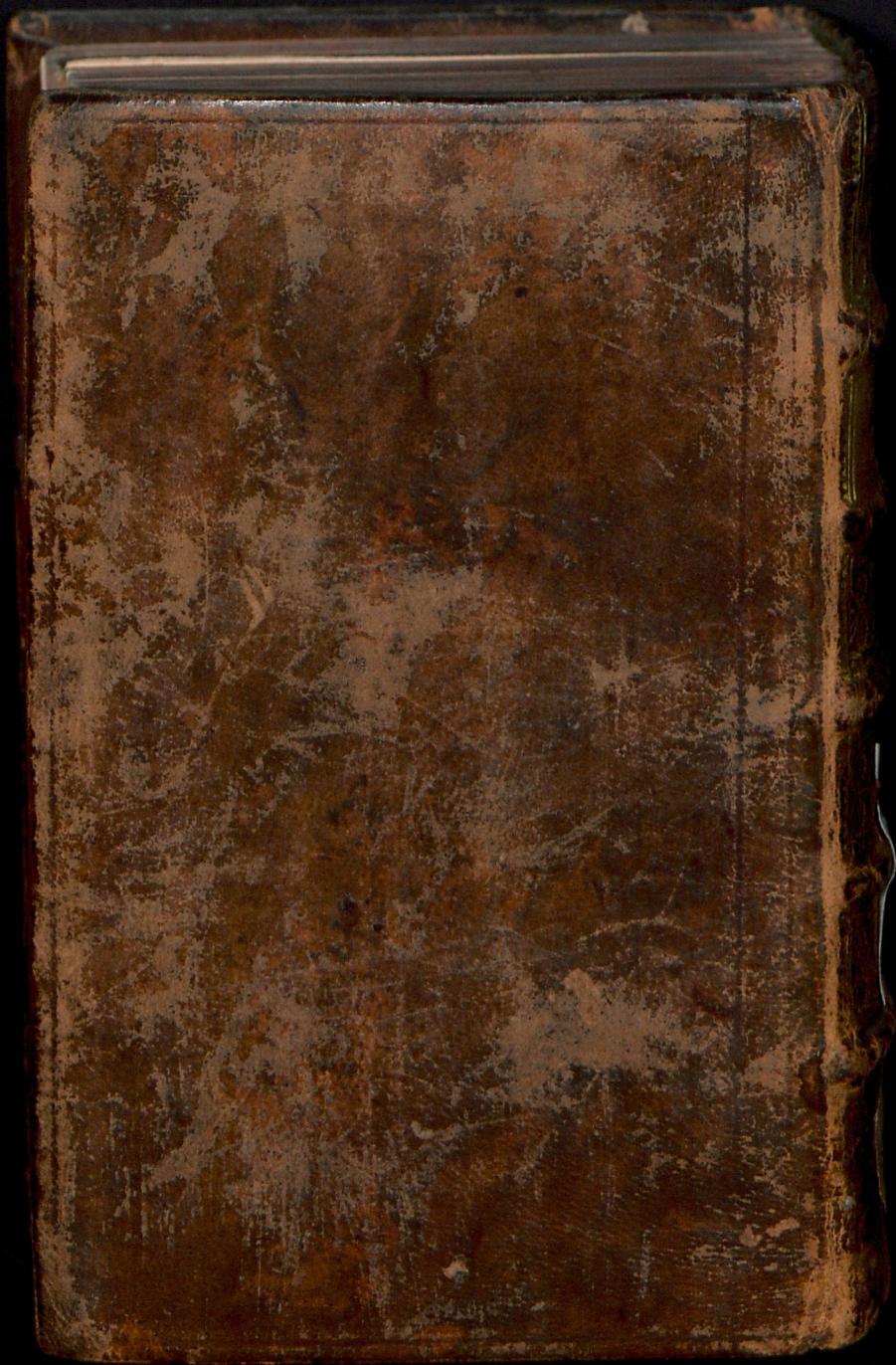
Qu'on m'emporte.

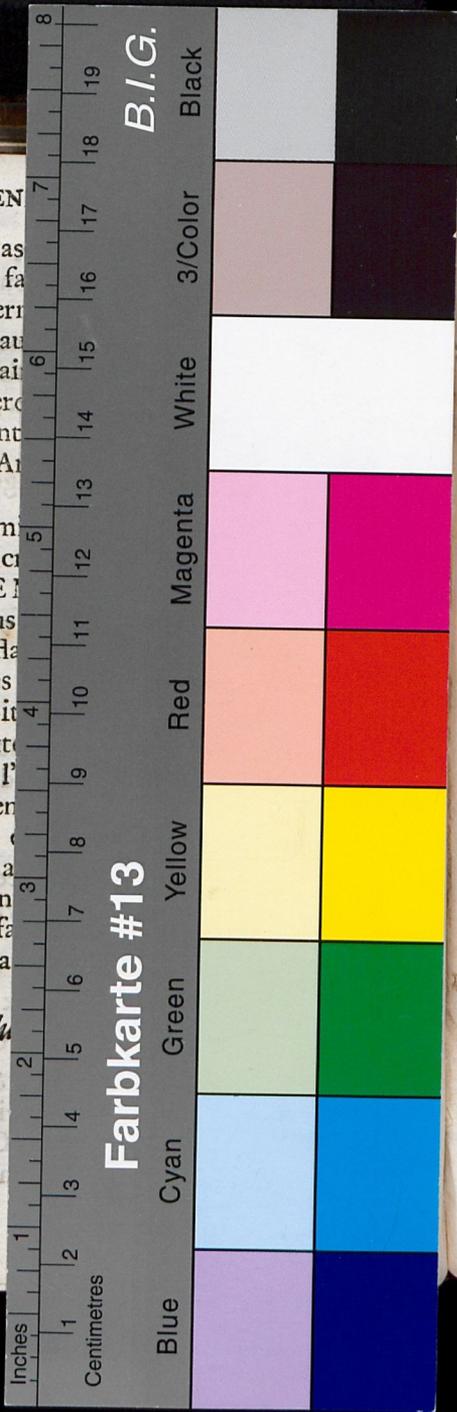
ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs!

F I N.







INE'S
DE CASTRO,
TRAGEDIE,
EN CINQ ACTES,
PAR MONSIEUR
DE LA MOTTE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté, Imperiale & Royale.

MDCCLII.